

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 12

Artikel: Bonté
Autor: Renard, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pas la peine, reprit le poète qui prit congé de la comtesse.

Il se rendit chez Mme Laribois, femme d'un riche banquier.

— Madame, dit-il, je viens prendre congé de vous.

— Vous nous quittez ? demanda Mme Laribois.

— Pour quelque temps ; de graves intérêts m'y obligent.

— C'est fort ennuyeux.

Ce qui me contrarie le plus, c'est que je ne pourrai pas assister au pique-nique.

— Votre œuvre. Ne pouvez-vous pas ajourner ce départ ?

— Impossible. Le pique-nique sera des plus réussis, il paraît que ces dames se sont surpassées. Puisque je serai absent, ne serai-je pas trop indiscret en vous priant de me dire quel plat vous emportez ?

— Je veux bien satisfaire votre curiosité, à la condition que cela restera entre nous.

— Je serai muet comme la tombe, répondit gravement le poète.

— Je compte sur votre discrétion ; eh bien ! dit Mme Laribois en baissant la voix, j'emporte un pâté d'alouettes.

— Comme je suis heureux d'être venu ! s'écria le poète, c'est le plat de la comtesse de Dufreville ; elle vient de me le dire à l'instant.

— Quel contre-temps ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

— Heureusement que je vous ai prévenue à temps ; vous pouvez encore changer.

— Mais quoi prendre ?

— Voulez-vous me permettre de vous conseiller ?

— Faites.

— Dans un pique-nique, il faut autant que possible que chacun apporte un plat différent ; je crois que j'ai trouvé un mets auquel personne ne pensera.

— Dites vite ; vous me faites languir.

— Achetez un cochon de lait.

— Bravo ! l'idée est excellente !

— Je la donne pour ce qu'elle vaut.

— Elle vaut son pesant d'or !

— Non, c'est trop, c'est trop, dit le poète en baissant les yeux, et il se retira pendant que Mme Laribois l'accablait de remerciements.

Il vint chez mistress Brakson, femme d'un colonel de horse-guards en retraite.

— Obligé de partir tout de suite pour Paris, je viens vous faire mes adieux, dit-il.

— Aôh ! dit mistress Brakson qui parlait assez difficilement le français, vô partez sans venir au pique-nique ; ce était abominable.

— Croyez, madame, que je regrette vivement.

— Et moà, encore plus.

— Je me réjouissais d'être des vôtres ; connaissant votre bon goût, je me délectais à la pensée du déjeuner de demain. Quel plat comptez-vous offrir ?

— Vô savez que ce était défendu.

— De le dire aux autres ; mais, moi, je pars.

— Vô partez, bien sûr ?

— Ce soir.

— Je emportais un plum-pudding.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria le poète.

— Pourquoi ?

— C'est le plat de madame Laribois.

— Le plat de madame Laribois ! ce était abominable !

— C'est comme cela. Il ne peut pas y avoir deux plum-puddings.

— Nô, ce ne serait pas convenable. Je suis très mal à mon aise.

— Voulez-vous me permettre de vous tirer d'embarras ?

— Cômment donc ! avec bonheur !

— Il vous faut un plat auquel nul ne songera.

— Yes ; c'est cela que je vôlais.

— Prenez un cochon de lait.

— Un cochon ? Ce ne sera pas shocking ?

— Pas du tout ; un pique-nique est un déjeuner sans façon.

— Vô avez raison ; je prendrai le cochon ; je vô suis très reconnaissant.

— Il n'y a pas de quoi, dit le poète qui se rendit chez les autres invités, chez lesquels il renouvela la même comédie ; il se fit renseigner sur le plat choisi, le fit changer contre un cochon de lait et, heureux d'avoir servi à ses amis un plat de sa façon, il partit.

L'endroit désigné pour le déjeuner était situé à dix kilomètres de Saint-Enogat ; à l'heure dite, tous les invités arrivèrent ; les jeunes filles ravissantes dans leurs fraîches toilettes d'été, procédèrent à une installation sommaire sur l'herbe, pendant que chacun sortait avec mystère le plat choisi, soigneusement dissimulé dans le coffre de chaque voiture.

— A table ! s'écria lord Vytton.

Le domestique de la comtesse apporta un superbe cochon de lait, celui de Mme Laribois, un autre, et ainsi de suite, au grand ébahissement de tous. Ce fut d'abord un éclat de rire général, auquel succédèrent la stupéfaction et le dépit d'avoir été mystifiés.

— Rien que de ces vilaines bêtes ! s'écria mistress Brakson, ce était affreux.

— C'est-à-dire, ajouta un capitaine de dragons qui avait apporté du champagne, les garçons devant fournir le liquide, que, autant d'invités, autant de...

— Vous, soyez convenable ! s'écrièrent les dames furieuses.

EUGÈNE FOURRIER.

Où s'en va la littérature.

On lit dans le *Voleur*, de Paris :

« Nous avons eu, cette année, pendant les trois jours du Carnaval, une véritable débauche de confetti. On a vu des libraires, et non des moins connus, s'établir marchands de ces petits bouts de papier, parfois bien obsédants. A l'étalage où, d'ordinaire, s'alignaient les livres bleus, blancs, rouges, verts et jaunes, s'entassaient les petits sacs également bleus, blancs, rouges verts et jaunes. Les confetti, visiblement, ont été découpés dans les couvertures.

» L'emploi, sans doute, était inattendu, mais il faut reconnaître qu'on produisait beaucoup trop depuis quelques années. Tant d'écoles littéraires sollicitaient le public qu'il ne savait plus où donner de la tête. Les éditeurs, surchargés, étaient impuissants à placer leur marchandise. Les livres, maintenant, ne vont plus autant chez l'épicier ; il y a tant de journaux qui fournissent, pour le poivre et la cannelle, de si excellent papier qu'on délaisse les vieux bouquins. Et des stocks considérables, des éditions entières de chefs-d'œuvre restaient ainsi en magasin.

» Le confetti est arrivé juste à point pour empêcher le krach du livre. A quelque chose malheur est bon. Les libraires, prompts à tâter l'opinion, ont suivi le goût du public, et ils lui ont servi ainsi, en toutes petites tranches, en rondelles imperceptibles, les livres d'une digestion un peu difficile. En ces trois jours, des milliers de volumes ont été, de la sorte, enlevés, et il y a telles œuvres remarquables auxquelles personne ne songait quand elles étaient en magasin, et qui, découpées en confetti, ont passé dans toutes les mains et sur tous les visages. Des auteurs, hier encore ignorés, ont enfin vu la lumière. Leurs noms n'en sont pas plus connus pour cela, mais leurs œuvres, présentées sous le jour qui convenait, ont pu être ainsi acceptées... »

Gelées du printemps. — Parmi les différents procédés dont se servent les horticulteurs pour protéger les jeunes plantations contre l'action désastreuse des gelées tardives d'avril et de mai, il en est un, encore peu connu, qui paraît donner des résultats excellents ; c'est celui qui consiste à arroser fortement les plantations menacées de gelée.

L'eau, comme chacun le sait, conserve sa chaleur beaucoup plus facilement que la terre, et arroser la terre et les plantes, c'est en somme les réchauffer ; c'est aussi les mettre en état de produire de la vapeur d'eau, et la vapeur d'eau, elle aussi, forme un écran contre le rayonnement.

Si la vapeur d'eau disparaissait de l'atmosphère, chaque nuit serait glaciale et la végétation ne durerait guère. Il est donc indiqué, quand, au printemps, il y a des menaces de gelée, de procéder à un arrosage très complet des plantes et plantations qu'on veut protéger.

Le conseil a déjà été mis en pratique par diffé-

rents cultivateurs des deux côtés de l'Atlantique, et on connaît un nombre considérable de cas très probants établissant de la façon la plus certaine l'action bienfaisante de ces bains ou arrosages, les plantes arrosées échappant à l'action destructive de la gelée et les plantes voisines, non arrosées, de même espèce et de même âge, y succombent. C'est du reste un essai facile à faire.

(Le Tout-Savoir)

Petits conseils.

Gants. — Pour nettoyer les gants blancs glacés sans faire usage de la benzine, on recommande une solution de savon dans du lait chaud.

Pour un demi-litre de cette solution, on ajoute de la neige obtenue avec un blanc d'œuf et on y verse ensuite quelques gouttes d'alcali volatil.

Les gants sont étendus sur la main et on les frotte avec un chiffon de laine.

Pour que la peau reste souple et molle, on laisse les gants sécher dans l'obscurité.

Laiton. — Pour nettoyer le laiton, on emploie quelquefois un acide ; mais ce procédé est mauvais, car le laiton redevient terne après un temps très court. Il vaut mieux prendre de l'huile d'olive ou du tripli très fin, puis laver à l'eau de savon. Le laiton reprend son poli et conserve son brillant.

Peau de chamois. — Pour nettoyer la peau de chamois qui, à force de nettoyer l'argenterie et la verrerie se salit, préparez une solution de savon avec de la soude en petite quantité, et laissez-y la peau pendant deux heures, après quoi vous rincez dans l'eau de savon tiède. Pour finir, tordre dans un linge et sécher vite. Ne jamais employer l'eau pure qui durcit la peau. (Science pratique)

Nous prenons la liberté de reproduire ci-après, à l'intention de ceux de nos lecteurs du canton qui n'ont pas lu le *Feu-follet*, publié à l'occasion de la charmante fête japonaise de mardi et mercredi, les magnifiques vers envoyés à ce journal par M. le professeur Georges Renard :

Bonté.

Aimez-vous l'or des blés, lorsque l'été vermeil
Fait onduler au vent leur chevelure blonde
Et cache le sein nu de la plaine féconde
Sous ce manteau tissé des rayons du soleil ?

Aimez-vous l'or des bois, quand l'automne pareil
Aux plus prestigieux coloristes du monde,
Répand sur la verdure ardente et moribonde
L'éclat oriental du jour à son réveil ?

Aimez-vous l'or des fleurs printanières qui naissent
Sur les grêles rameaux des genêts et paraissent
Autant de papillons prêts à prendre l'essor ?

Moi, j'aime les blés mûrs, le bois roux qui frissonne,
Et les genêts en fleur. Mais vive le cœur d'or
D'où l'exquise chaleur de la bonté rayonne !

GEORGES RENARD.

Concert Ketten. — Ce concert, annoncé pour mardi prochain, sera certainement l'un des plus remarquables de la saison. Chose rare, nous ne voyons au programme que du chant. Dans la seconde partie, nous entendrons une œuvre nouvelle, *Rosette*, idylle musicale. L'auteur de ce plaisant opéra comique, M. de Seigneux, en a tiré le sujet d'une nouvelle de M. Alfred Ceresole, *En cassant les noix*.

THÉÂTRE. — Jeudi, la représentation de *Severo Torelli* a été un triomphe pour la sympathique bénéficiaire, Mme d'A'his. Jamais encore cette excellente artiste n'avait excité à tel point l'enthousiasme des spectateurs.

Demain, dimanche, au bénéfice de Mme Marley, **Les deux gosses.** — Jeudi, première représentation de : **Les enfants du capitaine Grant**, pièce féérique en 5 actes et 4 tableaux, de MM. Jules Verne et d'Ennery.

L. MONNET

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard